

ATELIERS DE GRAVEURS ET MOBILITÉ DES ARTISANS : QUELQUES PISTES DE RÉFLEXION POUR LE CAS DES ÉCRITURES PALÉOHISPANIQUES DU NORD-EST DE LA PÉNINSULE IBÉRIQUE

Nathalie Barrandon

Aux II^e et I^{er} siècle av. J.-C., les supports des écritures paléohispaniques se sont diversifiés et des inscriptions témoignent d'une certaine maîtrise technique : des sculpteurs spécialistes de la pierre ou des métaux sont ainsi devenus des graveurs. Une centaine de stèles ou plaques funéraires ou honorifiques ont été trouvées, réparties sur une grande partie du nord-est de la Péninsule.¹ Sur l'ensemble de la Celtibérie ce sont une vingtaine de tessères d'hospitalité de diverses formes qui sont dotées d'une inscription. Toutefois, la diffusion spatiale de ces inscriptions contraste avec le petit nombre trouvé par localité, à l'exception peut-être d'Emporion, Tarraco, Saguntum et Contrebia Belaisca. Par ailleurs, une centaine de cités, réparties sur l'ensemble de la province de Citérieure, a émis des monnaies, mais parfois à l'occasion d'une seule émission.² La professionnalisation de l'écriture s'accompagne donc d'un paradoxe entre une diffusion géographique importante et une faible production locale, paradoxe qui s'explique soit par un nombre important d'artisans graveurs, répartis sur tout le territoire et utilisant ponctuellement l'écriture, soit par leur mobilité, voire leur itinérance.

En Hispanie citérieure, la mobilité et l'itinérance d'artisans a été envisagée concrètement dans deux domaines: le premier concerne la production de mosaïques en *opus signinum*, dont le succès dans la vallée de l'Èbre, même dans des sites peu romanisés, suggère une compétence technique acquise par les Hispaniques.³ Si les motifs sont récurrents et ont pu relever de cartons, il fallait un certain savoir-faire pour réaliser la mosaïque et un autre

¹ Cf. le catalogue de Simón 2013.

² Barrandon 2011, 57-65.

³ Lasheras 1984b. Vitruve, 8.6.14, utilise cette appellation pour les parois étanches des thermes ou des citerne, mais d'après Pline, *NH*, 35.46.165, l'"*opus signinum*" est un sol préparé avec un mortier composé de chaux, sable et des fragments de céramiques broyés, parfois décoré de tesselles blanches ou noires; c'est aux sols décorés que l'on fait ici référence.

pour écrire un texte (prévoir l'espace nécessaire et maîtriser la graphie).⁴ La mention d'un *likine* sur deux mosaïques distantes de plus de 200 de km, à La Caridad et Andelos, a d'abord engendré l'idée d'une mobilité des artisans, sur le principe d'un atelier à Osicerda et d'une succursale à Bilbilis. Mais cette hypothèse a été remise en cause récemment par F. Beltrán Lloris, estimant que les *likine* doivent être directement mis en relation avec le Licinus de la mosaïque latine de La Cabañeta ; il serait le commanditaire et non l'artisan.⁵ Les divergences graphiques parlent aussi en faveur d'artisans différents. Il n'y aurait donc plus de preuve d'une mobilité des artisans de l'*opus signinum* à l'échelle de la province et à la fin de la République.

Le second témoignage envisagé d'artisans, cette fois-ci itinérants, concerne des peintures du deuxième style pompéien mis au jour à Bilbilis et Glanum, dont l'étude permit à A. Barbet d'identifier un même atelier. Ce dernier aurait travaillé dans les années 60/50 av. J.-C. en Hispanie et dans les années 40/30 av. J.-C. en Gaule.⁶ Toutefois, la datation proposée des peintures de Bilbilis repose sur une étude stylistique⁷ non confirmée par la stratigraphie.⁸ Ce sujet mérite approfondissement pour y voir un peu plus clair,⁹ mais tel n'est pas mon propos ici.

L'idée de l'itinérance de certains ateliers, voire d'une mobilité des artisans, ne repose pas, ou pas encore, sur des cas identifiables, mais elle demeure une base de réflexion intéressante pour mieux cerner le travail des artisans qui ont une technicité indéniable, notamment dans le domaine des écritures paléohispaniques. Le propos ci-dessous se concentre sur le nord-est de la Péninsule au dernier siècle de la République romaine, soit avant la latinisation et la révolution des pratiques épigraphiques à l'époque augustéenne. En tenant compte des études sur les pratiques observées dans le sud de l'Ibérie, en Grèce et en l'Italie, j'étudierai la piste du contexte social des productions artisanales pour expliquer la mobilité des artisans et/ou la diffusion des

⁴ Edmondson 2015.

⁵ Beltrán 2011.

⁶ Barbet 2007: les peintures de Bilbilis et Glanum présentent des décors uniques en leur genre, notamment pour l'imitation du marbre, et des couleurs similaires. A. Barbet rappelle également que nous avons surtout une connaissance de peintres pour la période de l'antiquité tardive, mais l'identification d'ateliers est bien documentée dans des sites comme Pompéi, Herculaneum et Stabies. Par ailleurs, elle précise que ces décors nécessitaient un travail d'équipe pour les différentes tâches.

⁷ Martín *et al.* 2007.

⁸ Les fragments ont été trouvés dans un remblai du I^{er} siècle ap. J.-C. et les maisons de l'*insula* I datent de l'époque augustéenne. Certes, le Cerro de Bambola fut restructuré à l'époque césarienne, mais il est délicat de savoir à quelle période de travaux (césarienne ou augustéenne) appartiennent ces peintures.

⁹ On attend les résultats des travaux de L. Iñiguez qui portent sur les différents styles picturaux peints dans la vallée de l'Ebre et qui sont réalisés dans le cadre du projet développé par le Groupe de Recherches URBS de l'Université de Saragosse (www.grupourbs.unizar.es).

techniques, puis je traiterai du cas particulier des graveurs de monnaies et enfin je poserais la question de l'existence possible d'ateliers de lapicides.

1. LE CONTEXTE SOCIAL DES PRODUCTIONS ARTISANALES

Je commencerai par rappeler certaines réflexions élaborées pour la période préromaine dans le sud de l'Ibérie. Ainsi, l'itinérance des artisans dans la région d'Alicante a été retenue par F. Quesada à propos des armes décorées de motifs damasquinés en argent, dont un exemplaire connu comprend des signes paléohispaniques.¹⁰ Il rappelle que M. Almagro a également envisagé des déplacements chez les sculpteurs de la pierre dans la même région. Ce dernier apporte une précision : ces artisans auraient été attachés à une famille aristocratique et leur mobilité serait liée au réseau de cette dernière.¹¹ Il fait le parallèle avec les pratiques orientales, mais on pourrait aussi le faire avec les pratiques observées en Étrurie, où les compétences techniques liées à la production de céramique mais aussi à l'écriture furent très recherchées dans les milieux aristocratiques dès le VII^e siècle: D. Maras a montré que les mutations graphiques de l'étrusque reflétaient les échanges entre les *gentes* des cours, par exemple entre *Veies* et *Caere*.¹²

Si l'on se concentre sur la période romaine, notamment la fin du II^e siècle et le I^{er} siècle av. J.-C., et l'air étudiée, il faut envisager un rôle légèrement différent des élites, mais tout aussi déterminant. Ainsi, on peut revenir sur le cas des mosaïques en *opus signinum* et la démonstration de F. Beltrán Lloris: en reliant les *likine* au Licinus de La Cabañeta et en estimant que ce *magister* d'un *collegium* de marchands aurait financé les décors de sièges d'autres *collegia*, à La Caridad et à Andelos, où se retrouvaient des marchands d'Osicerda pour le premier, de Bilbilis pour le second, il valorise le fait que des élites, ici marchandes, sont à l'origine non pas de déplacements d'artisans, mais de transferts culturels:¹³ en l'occurrence le fait d'écrire un message sur une mosaïque, un principe qui induit la diffusion d'une maîtrise technique nouvelle auprès d'artisans locaux. Les timbres écrits sur *dolia* et *pondera*, mais aussi mortiers, fabriqués dans le nord-est de la Péninsule sont nombreux pour la même période¹⁴. A. Gorgues estime que les élites n'ont pas seulement stimulé l'offre de produits de luxe par leurs demandes, mais qu'elles ont aussi dû jouer un rôle structurant dans les trans-

¹⁰ Quesada *et al.* 2000.

¹¹ Almagro Gorbea 1983.

¹² Maras 2012; propos détaillé par D. Maras lors du colloque *Cerveteri, la culture écrite d'une cite étrusque* qui s'est tenue à Paris, le 12/02/2016, dans une communication intitulée "L'épigraphie des cours aristocratiques à Caere à l'époque orientalisante". Il y avait également un atelier de scribes rattaché au sanctuaire de Pyrgi, si l'on en croit L. Michetti lors de sa communication dans ce même colloque et intitulée "Entre supports et inscriptions : réflexions sur la documentation de Pyrgi".

¹³ Beltrán 2011; 2016.

¹⁴ Ferrer 2013.

ferts technologiques, leurs réseaux permettant de relayer les informations techniques nécessaires aux productions ibériques.¹⁵ Cette idée rejoint celle de transferts culturels sur de longues distances, notamment depuis l'Italie jusque dans la péninsule Ibérique ou la Gaule, mais aussi des côtes vers l'intérieur des terres. Les réseaux des commanditaires (*redemptores*), soit des élites provinciales et italiques, ont pu permettre la diffusion, par exemple, de cartons ou de carnets de croquis: P. Gros l'a démontré pour l'architecture en Gaule du sud¹⁶ et ils sont envisagés pour les motifs de l'*opus signinum* en Hispanie. Par ailleurs, le fait que le second style pompéien arrive tardivement dans les provinces gauloises¹⁷ et hispaniques¹⁸ pourrait s'expliquer par les difficultés de transport et des réseaux perturbés par les guerres civiles.

Toutefois je ne rejeterai pas totalement l'hypothèse d'artisans qui pratiquaient une forme de mobilité, non pas aléatoire, mais grâce à des élites auxquelles ils seraient liés. Je pense notamment à ceux qui accompagnaient les officiels romains, comme en témoignent la table latine de Contrebia ou l'épigraphie sur pierre latine de Tarraco où, selon G. Alföldy, il n'y aurait pas eu d'*officina* installée à l'époque républicaine.¹⁹ Ensuite, la colonisation de la fin de la période républicaine a pu stimuler la venue d'artisans depuis l'Italie, ces derniers ont pu également répondre à la demande des cités qui bénéficièrent des promotions césaro-augustéennes ou à celles de leurs élites.

Quels que soient les vecteurs des transferts culturels à l'échelle de l'empire que nous retenons (mobilité des artisans ou diffusion des techniques

¹⁵ Gorgues 2013.

¹⁶ Gros 1983: "le recours à des architectes dignes de ce nom, ayant pignon sur rue et offrant des garanties professionnelles, demeurait exceptionnel. L'architecte, dans la Rome républicaine, n'est pas un homme qui tient officine comme un changeur ou un perruquier. Il ne constitue pas une catégorie socio-professionnelle répandue et accessible". Il détaille l'exemple de la Maison Carrée de Nîmes.

¹⁷ Voir par exemple le cas de Glanum dans Roth 2007.

¹⁸ Guiral y Martín 1996, 454.

¹⁹ Alföldy 2012. La plus ancienne inscription de Tarraco, mais aussi de toute l'Hispanie, est la dédicace à Minerve sur un autel ensuite intégré dans la muraille, G. Alföldy estime que c'est l'œuvre d'un artisan peu expert. Au II^e siècle, ont été produites au moins deux pierres tombales (*CIL* II²/14 G3 et G9), dont la fabrique doit relever de la *koine* hellénistique. Du I^{er} siècle date la dédicace à Pompée, puis à P. Mucius Scaevola, gravée au moment de la déduction coloniale de 45 ou 44. Selon lui, la première inscription est considérée comme romaine ("normale"), elle a été faite sur un calcaire local, la pierre d'Alcover, et la grande qualité de gravure incite à y voir l'œuvre d'un homme de l'entourage de Pompée plutôt que la production d'un atelier local. La seconde aussi est incontestablement l'œuvre d'un Italien cf. l'apex au-dessus du V du gentilice, qu'on retrouve dans les mêmes années en Italie. Il n'y a donc pas eu d'atelier de graveurs à Tarraco avant la fin de la République et le moment où la cité obtient le statut de colonie; c'est à partir de ce moment-là que l'on peut dater un nombre plus important d'inscriptions sur pierre, je renvoie pour cela au corpus établi par Díaz Ariño 2008. On notera que G. Alföldy ne prend pas en considération dans cet article les treize inscriptions funéraires datées de la fin de la période républicaine; comme si une *officina* était forcément dédiée à une production publique!

par les réseaux de commanditaires), ils furent soumis à des rythmes, avec notamment deux périodes favorables : la fin du II^e siècle et la fin des guerres civiles. Par ailleurs, la question de la mobilité des artisans reste pertinente en ce qui concerne la diffusion locale de certaines pratiques. Les ateliers monétaires et de graveurs sur pierre, pour lesquels des rapprochements stylistiques régionaux ont déjà été valorisés, sont des cas d'études porteurs pour ce thème. Puisqu'il s'agit de deux sphères artisanales différentes, il faut leur accorder un traitement séparé.

2. LES PARADOXES DE LA PRODUCTION MONÉTAIRE EN HISPANIE CITÉRIÈRE

La production des monnaies ibères et celtibères a relevé d'une autorité locale puisque la légende indique le nom d'un peuple ou d'une cité. Mais elle a pu être stimulée, voire encadrée par le gouvernement romain, notamment pour financer des opérations militaires.²⁰ C'est en tout cas ce qui a été suggéré à propos de la production de deniers, notamment certaines émissions au volume important : M. Gozalbes a ainsi établi que le groupe v de l'atelier de *turiazu* a produit au moins 316 coins d'avvers, soit la possibilité de frapper environ dix millions de deniers. Cette production de la fin du II^e siècle répondrait aux besoins de la conquête.²¹ Dans un article de 1990, P.P. Ripollès soulignait la qualité des monnaies hispaniques comme un témoignage du travail de graveurs très qualifiés.²² Quelques cités ayant produit plusieurs centaines de coins, comme *turiazu* mais aussi *kese*, *arse*, *kelse*, *seteiskan*, *bolskan*, *sekeisa* et *arekorata* ont pu avoir un atelier installé de façon permanente, au moins pendant les périodes de forte production.²³ Deux exemples gaulois du II^e siècle/début I^{er} siècle [le site des Rochereaux à Migné-Auxances (Vienne) et l'oppidum de Corent (Puy-de-Dôme)] témoignent de structures propres à la production de monnaies (fosse-atelier), mais il est difficile de savoir si tous les ateliers ont nécessité de tels d'aménagements.²⁴ En revanche on sait qu'il fallait au moins trois artisans pour frapper monnaie. Parmi eux, le graveur des coins disposait de compétences spécifiques. Il avait certainement un cahier des charges (type et légende) donné par la cité, mais il pouvait laisser libre cours à son style. À *turiazu*, M. Gozalbes a identifié huit graveurs pour le groupe v.

²⁰ López 2007; Cadiou 2008.

²¹ Gozalbes 2009.

²² Ripollès 1994-95.

²³ Villaronga 1990 et 1995. Gozalbes y Torregrosa 2014, *cf.* carte page 296. Les chiffres donnés partent du principe que chaque variation observée sur une monnaie relève d'un changement de coin et non d'une retouche sur le coin utilisé, ce qui n'est pas garanti, *cf.* García-Bellido et Blázquez 2001, 106.

²⁴ Gruel *et al.* 2017.

Dans les nombreux autres ateliers de Citérieure à la production modeste et ponctuelle, sachant que la production de plusieurs milliers de monnaies ne prenait que quelques jours on peut envisager soit que les graveurs avaient d'autres activités, soit qu'ils venaient d'autres villes; c'est cette seconde hypothèse qui a été retenue par P.P. Ripollès, notamment du fait des similitudes stylistiques de nombreuses monnaies.²⁵ Il rappelait que la fabrication requérait peu d'équipements, ce qui est compatible avec une certaine mobilité, et que nous avons en Sicile des témoignages de graveurs (ils signaient leur travail) qui ont élaboré des coins pour différentes cités. Mais on peut également souligner que, mis à part les coupes et les coins, les outils étaient similaires à ceux utilisés par les autres artisans du métal (un burin, un foret à archet et un compas) et qu'un *caelator* pouvait travailler tous les métaux.²⁶ Des artisans locaux, dédiés à d'autres types de travaux, ont-ils pu prendre en charge la fabrication de monnaies avec des patrons prêtés par une cité voisine, en ne se chargeant que du travail de finition, notamment l'écriture de la légende?²⁷ Ce schéma convient pour la Celtibérie où des artisans métallurgistes étaient suffisamment compétents pour graver des tessères d'hospitalité et, à Contrebia par exemple, pour graver des textes officiels destinés à être affichés.²⁸ On peut enfin envisager qu'une cité à la production monétaire modeste avait recouru aux compétences et services d'un atelier voisin, sur le modèle du comportement des peuples samnites du III^e siècle mis en valeur par M.K. Termeer qui pour certains se déplaçaient à Neapolis.²⁹ Même dans le cas de parallèles stylistiques établis entre des monnaies de deux cités, il est impossible d'affirmer si cela relève du déplacement du graveur ou d'une simple commande de la part d'une cité.

Une forme de mobilité peut enfin être envisagée par la découverte d'outils ou de matières premières associés à une cité sur le site d'une autre cité : c'est le cas de poinçons, plombs monétiformes et patrons de plomb en négatif de grands ateliers comme ceux de *bolskan*, *turiazu* ou *sekaisa* trouvés à Valdeherrera II/Bilbilis et Vieille-Toulouse.³⁰ Ils peuvent témoigner du déplacement d'artisans, d'initiatives non officielles d'imitation ou d'un dé-

²⁵ Le rapprochement de plusieurs productions monétaires est envisagé sur des critères stylistiques, comme par exemple *arse-saiti-kili*, *turiasu-sekobirikes-sesars* ou Turiaso-Cascantum-Calagurris-Caesaraugusta (détails et autres cas dans García-Bellido et Blázquez 2001, volume 2).

²⁶ Quintilien, *Inst. Or.*, II, 21, 8: *caelatura, quae auro argento aere ferro opera efficit.*

²⁷ Selon, García-Bellido et Blázquez 2001, 106-107, les légendes et les bords de la pièce étaient gravés spécifiquement pour chaque émission, que les décors centraux relèvent ou non d'un patron. Par ailleurs, l'époque impériale témoigne de cette pratique avec l'envoi des "portraits" impériaux.

²⁸ Barrandon 2011, 168-170.

²⁹ Termeer 2016.

³⁰ Galindo et Domínguez 1985; Medrano et Moya 1988; Fouet et Savès 1979-1980.

placement fortuit de ces objets qui n'ont pas été trouvés en contexte de fouilles.³¹

Ainsi, si la mobilité des artisans monétaires est souvent envisagée, elle peut difficilement être prouvée. En revanche, une forme de collaboration entre cités pour fabriquer des monnaies peut être une piste de réflexion, sur la base de rapprochements stylistiques et d'une étude épigraphique des légendes.³²

3. EXISTAIT-IL DES ATELIERS DE LAPICIDES EN CITÉRIEURE DÈS L'ÉPOQUE RÉPUBLICAINE ?

La réflexion à propos des artisans travaillant la pierre relève d'un contexte différent car si une cité a pu avoir recourt à leurs services, ils ont pu également travailler pour des commanditaires privés. Mais peut-on pour autant parler d'ateliers de lapicides ? En Ibérie, cette hypothèse a été formulée par J. Velaza à propos des inscriptions ibériques, grecques et latines sur plaques d'*Ampurias* de la période républicaine.³³ I. Simón est assez favorable à cette idée pour les grandes cités de la côte comme *Ampurias*, mais aussi *Carthago Nova*, *Saguntum* et *Tarraco*,³⁴ une liste à laquelle j'ajouterai *Baetulo* : les trois stèles de *Baetulo* et celle de la voisine Barcelone sont très similaires, au point d'envisager qu'elles relèvent du même atelier, l'idée d'un même artisan a même été avancée deux d'entre elles (P24 et 25 du catalogue de I. Simón). Étant donné le peu d'inscriptions trouvées dans ces grandes villes, l'existence d'ateliers est envisageable si l'on considère qu'ils produisaient également des sculptures.³⁵ Cette proposition convient parfaitement à ce que nous connaissons du métier de lapicide en Grèce et en Italie. Si l'on suit l'étude de D. Mulliez,³⁶ on note que dans bien des cas les noms des lapicides grecs apparaissent aussi pour le travail de la pierre, voire d'autres prestations de construction. Il peut donc s'agir du nom d'un entrepreneur ou d'un maître d'atelier, voire d'un architecte. À Délos, un artisan (Deinoménès) est peintre et graveur. Il ne semble y avoir aucune règle précise pour l'organisation du travail. Les comptes montrent qu'un même atelier s'occupe de tout (fourniture de la stèle, transport, gravure, fourniture du plomb et du bois pour la fixer, salaire des ouvriers) ou que plusieurs

³¹ Cf. les monnaies hybrides de *Castulo/Obulco*, *Abra/Obulco* ou *Osset/Irippe* dans le sud de la Péninsule (Domínguez 1998, 162) et le denier fouré de *segobirikez/bolskan* (Amela 2016).

³² García-Bellido et Blázquez 2001.

³³ Velaza 2003.

³⁴ Simón 2013, 110.

³⁵ *Ibidem*.

³⁶ Cf. Mulliez 1998, qui se fonde principalement, mais pas uniquement, sur la documentation de Delphes entre les IV^e s. av. J.-C. et II^e s. ap. J.-C. : l'identité du graveur peut être connue par la signature dans l'inscription mais aussi et surtout par les comptes qui fixaient leur rémunération, au même titre que celle des autres artisans.

prennent en charge les différentes étapes. Il y avait, en tout cas, des ateliers à plusieurs ouvriers, puisqu'une inscription peut avoir été gravée à plusieurs mains.

À propos de l'épigraphie romaine, J. Edmondson cite en introduction de son article sur les *Officinae* de l'*Oxford Handbook of Roman Epigraphy* une inscription sicilienne trouvée à Palerme et qui daterait de la fin de la République.³⁷ C'est une petite plaque (15.5/14.5 cm) qui dit en grec et en latin : inscriptions ici ordonnées et gravées pour des bâtiments sacrés comme pour des bâtiments publics.³⁸ Il s'interroge sur ces graveurs et rappelle notamment que leur fonction n'est pas clairement définie : *lapidarius* (ou *lapicidinarius*), mais aussi *sculptor*, *sculptor*, *artifex* sont employés indistinctement de *quadratararius*, alors que ce dernier prépare le travail des autres.³⁹ Le *marmorarius* est l'artisan qui travaille la pierre pour l'écriture, mais aussi d'autres usages.⁴⁰ G. Susini note que les représentations (rares) de ces hommes au travail ne permettent pas de voir dans le détail le 'lapicide' à l'œuvre.⁴¹ Par ailleurs, tous ces travailleurs de la pierre utilisent les mêmes instruments et en Italie, comme en Grèce, le même homme peut être amené à faire tout le travail (préparation, sculpture et gravure). Enfin, les *officinae* s'occupent autant de graver des inscriptions que de sculpter des bustes, par exemple; ainsi ces deux types de travaux ont été trouvés inachevés dans une des *tabernae* du portique qui est derrière le théâtre d'Ostie.⁴²

J. Edmondson estime qu'en Italie, les petites cités n'avaient peut-être qu'un seul atelier, et c'est alors surtout le choix de la pierre qui permettait de se démarquer. C'est aussi la réflexion faite par M. Mayer à propos du travail des lapicides en Tarraconaise.⁴³ Il sollicite l'exemple la petite cité d'*Aeso*, où le calcaire récifal du crétacé spécifique à la région n'entre pas en compétition avec le marbre de *Tarraco* ou avec le calcaire de Santa Tecla des environs de *Tarraco*. En revanche, l'on retrouve ces matériaux dans la cité voisine *Iesso*.

³⁷ Edmondson 2015. La plupart des *officinae* étaient localisées en milieu urbain et pour certains aux portes des villes (*CIL* VI 9221 = *ILS* 7694 à propos d'un affranchi *caelator* qui a son commerce sur la Via Appia). Les ateliers pouvaient avoir des stocks de pierres ou monuments funéraires déjà préparés pour lesquels il ne fallait plus que graver l'inscription. Selon J. Edmondson, il n'est pas impossible que certains textes aient été gravés par celui qui avait acheté une plaque déjà préparée tant il peut y avoir des différences de qualité entre le travail du support et la gravure

³⁸ *CIL* X 7296 = *IG* XIV 297 = *ILS* 7680 : *tituli / heic / ordinantur et / sculpuntur / aidibus sacreis / qum operum / publicorum*. Une inscription similaire a été trouvée à Rome pour l'époque impériale (*CIL* VI 9556 = *ILS* 7679).

³⁹ Sidoine Apollinaire, *Lettre*, III, 32, a donné le vocabulaire propre à ce métier.

⁴⁰ Cf. Calabi-Limentani 1961, avec liste des signatures et discussion. Grâce à des signatures, certains de ces artisans sont connus de nous, mais on sait peu de chose sur ces hommes si ce n'est qu'ils sont dans la guilde des *fossores*.

⁴¹ Susini 1973, 99-122.

⁴² Buonopane 2012.

⁴³ Mayer 2012.

Ils ont pu soit être importés, soit avoir été employés par des graveurs itinérants. Le déplacement d'*officinae* est une possibilité, pour l'instant encore peu exploitée, et elle justifierait dans certains cas la préférence à tel ou tel matériau selon les habitudes des artisans.⁴⁴ Des graveurs itinérants ou mobiles devaient offrir leurs services, au moins pour les sanctuaires ruraux environnant leur cité, mais peut-être aussi pour des villes proches, sur le principe des artisans de l'*opus signinum*.⁴⁵ S. Tracy cite les cas de graveurs athéniens qui se déplaçaient dans le Pirée, à Éleusis ou dans le Sounion, voire jusque dans l'île de Keos, et dans un cas jusqu'à Corinthe.⁴⁶ Il insiste, comme J. Edmondson après lui, sur le fait que le matériel requis pour le métier de lapicide est de petite taille et en petit nombre, donc facilement transportable.⁴⁷

Qu'en est-il de cette mobilité des graveurs pour les inscriptions paléohispaniques qui demandaient une certaine technicité? Dans une cité où la production est forte, comme *Saguntum*, c'est principalement la pierre locale qui fut utilisée. En revanche, le graveur a pu rayonner dans les alentours de sa ville. Des aires régionales cohérentes d'un point de vue formel ont été valorisées par exemple par F. Beltrán Lloris à propos de l'Édétanie.⁴⁸ L'application de ce principe est plus délicat à propos des stèles décorées, notamment de la région d'Alcañiz et de la côte catalane : d'aucuns y voient une parenté ethnique entre les deux groupes portant le même nom, les Ausétans, ou tout simplement le fruit d'une culture ibérique inégalement documentée, mais propre à tous le nord-est de la péninsule.⁴⁹ On pourrait toutefois approfondir l'hypothèse d'une mobilité des artisans, rayonnant autour de leur ville. Etablir une cartographie fine relève peut-être de la gageure étant donné l'absence de contexte archéologique de la plupart des inscriptions et le faible nombre trouvé, mais, dans l'hypothèse de nouvelles découvertes, on pourrait procéder à une étude en établissant une grille de

⁴⁴ *Ibid.* rappelle que l'itinérance des *officinae* est une évidence pour les mosaïstes; elle s'explique quand il n'y a pas assez de travail localement pour être occupé toute l'année. Par ailleurs les pierres se transportent, gravées ou non ; la circulation du marbre est bien documentée, à partir d'Auguste. Pas de doute que les pierres utilisées pour les pavements circulent, donc aussi pour l'écriture, surtout quand sont des plaques pas très épaisses. Il estime donc que c'est techniquement probable.

⁴⁵ Site de Castillejo de la Romana, à la Puebla de Híjar (Teruel, cf. Asensio 1995, 222-227). Ce site fut peut-être dans la dépendance d'Azaila; Lasheras Corruçhaga 1984, 172, cite également le cas de La Bovina de Vinaceite (Teruel).

⁴⁶ Tracy 1990, 227-228.

⁴⁷ *Ibid.* Edmondson 2015: les outils utilisés sont le plomb de niveau (*libella*), la règle (*regula*), l'équerre (*norma*), le compas (*circinus rectus*), le maillet (*malleus*) et surtout plusieurs ciseaux (*scalpra*).

⁴⁸ Selon Beltrán 2012, les stèles présentent des points communs: formulaires simples, absence de décoration et lignes de guidages. Ces dernières sont presque des éléments décoratifs, accentuant le texte qui a été gravé par des artisans peu expérimentés en la matière. Une stèle, perdue, de Sagonte peut s'apparenter à ce groupe.

⁴⁹ Simón 2013, 53.

lecture comme l'avait fait B. Helly en 1977 à propos de la Thessalie de la période hellénistique.⁵⁰ Le thème des inscriptions sur pierre est certainement plus délicat à traiter que celui des monnaies, mais ce sont deux supports pour lesquels on peut envisager une certaine mobilité des artisans.

4. CONCLUSION

Pour conclure sur les transferts culturels à propos de nouvelles techniques et pratiques épigraphiques, il me semble que l'idée de réseaux d'élites provinciales, hispaniques et italiques, est une piste à creuser en ne dissociant pas les inscriptions des autres productions, artisanales ou artistiques, parce que les comportements ont pu être similaires, mais aussi parce que les graveurs ont dû probablement diversifier leur art, comme ce fut le cas dans d'autres régions de la Méditerranée et à des époques antérieures ou légèrement postérieures à celle étudiée. La présence en Hispanie citérieure d'artisans itinérants pour expliquer une diffusion géographique importante de certains types de production (*opus signinum* aux décors similaires, peintures reprenant les styles pompéiens, gravure de textes selon des normes romaines) n'est pas, ou pas encore, établie; l'itinérance est par ailleurs peu compatible avec les mentalités antiques. À la rigueur, des artisans ont pu accompagner des officiels romains en déplacement, comme en témoignent les artisans et artistes grecs travaillant à Rome et en Italie, au service des sénateurs. Toutefois, pour la diffusion des nouveautés venues d'Italie, ce sont certainement les décors, grâce à des cartons, qui ont 'voyagé' sur de longues distances. Cette pratique expliquerait, tout autant que l'itinérance, l'irrégularité de la diffusion de nouvelles techniques, cette dernière étant incontestablement liée à des périodes de paix et de prospérité. En revanche, on peut envisager l'idée d'une mobilité des graveurs dans une zone restreinte, soit un rayonnement de l'ordre de quelques dizaines de km autour d'un éventuel atelier. Ce postulat résulte de l'étude des ateliers grecs et romains. Il a déjà été retenu à propos des inscriptions ibériques sur pierre, mais il est difficile d'aller plus loin dans ce sens étant donné le faible nombre d'inscriptions trouvées par site, la chronologie large et peu étayée de la plupart d'entre elles et la disparité des situations de production. Cette difficulté sera peut-être palliée à l'avenir, grâce à de nouvelles découvertes. Il faudra alors établir une grille de lecture adaptée à une telle étude en tenant compte non seulement des aspects graphiques, mais également des matériaux. En revanche, l'hypothèse de la mobilité de graveurs au service des élites et des cités pourrait d'ors et déjà être reprise dans une étude des productions monétaires, notamment de leur gravure; des propositions en ce sens ont déjà été faites en ce qui concerne les décors des monnaies, mais pas les légendes. Une étude à l'échelle locale ou régionale tirerait également profit d'analyses

⁵⁰ Helly 1979.

physico-chimiques et de réflexions politiques et économiques,⁵¹ qui, elles aussi, pourraient confirmer ou infirmer l'idée de réseaux.

BIBLIOGRAPHIE

- Alföldy 2012: G. Alföldy, "Officina lapidaria Tarraconensis", dans: A. Donati y G. Poma (eds.), *L'officina epigrafica romana: in ricordo di Giancarlo Susini*, Faenza 2012, 429-471.
- Almagro 1983: M. Almagro Gorbea, "Pozo Moro. El monument orientalizante, su contexto sociocultural y sus paralelos en la arquitectura funeraria ibérica", *MM* 24, 1983, 177-293.
- Amela 2016: L. Amela Valverde, "La ceca de Sekobirikes", *Boletín de la Institución Fernán González* 252, 2016, 135-152.
- Asensio 1995: J.Á Asensio Esteban, *La ciudad en el mundo prerromano en Aragón*, Zaragoza 1995.
- Barbet 2007: A. Barbet, "L'évidence d'un atelier de peintres itinérants?", dans: F. Zevi, J.-M. Moret, A. Pelletier (eds.), *Maisons, villas et sanctuaires tardo-républicains : découvertes récentes et relectures*, Actes du colloque international, Saint-Romain-en-Gal en l'honneur d'Anna Gallina Zevi, Roma 2007, 467-484.
- Barrandon 2011: N. Barrandon, *De la pacification à l'intégration des Hispaniques (133-27 a.C.). Les mutations des sociétés indigènes d'Hispanie centrale et septentrionale sous domination romaine*, Bordeaux 2011.
- Beltrán 2011: F. Beltrán Lloris, "¿Firmas de artesano o sedes de asociaciones comerciales? A propósito de los epígrafes musivos de Caminreal (E.7.1), Andelo (K.28.1) y El Burgo de Ebro (*HEp.* 11, 2001, 621 = *AE* 2001, 1237)", dans: E. Luján et J.L. García Alonso (eds.), *A Greek Man in Iberian Street, Papers in Linguistics and Epigraphy in Honour of Javier de Hoz*, Innsbruck 2011, 139-147.
- Beltrán 2012: F. Beltrán Lloris, "Roma y la epigrafía ibérica sobre piedra del nordeste peninsular", *PalHisp* 12, 2012, 9-30.
- Beltrán 2016: F. Beltrán Lloris, "¿Sedes colegiales indígenas de fecha republicana en Caminreal y Andelo?", dans: O. Rodríguez, N. Tran et B. Soler (eds.), *Los espacios de reunión de las asociaciones romanas. Diálogos desde la arqueología y la historia, en homenaje a Bertrand Goffaux*, Sevilla 2016, 331-344.

⁵¹ Il faudra ainsi prendre en considération la publication de la thèse de E. Hiriart, intitulée "Pratiques économiques et monétaires entre l'Èbre et la Charente (III^e-I^{er} s. a.C.)" et soutenue en 2014 à l'université Bordeaux-Montaigne, et de celle de Ch. Parisot Sillon, intitulée "*Neruis belli*. Argent monnayé, guerre et intégration en Occident nord-méditerranéen (II^e-I^{er} s. av. n. è.)" et soutenue à Orléans en novembre 2016.

- Buenopane 2012: M. Buenopane, "Un 'officina epigrafica e una 'minuta' nel laboratorio di un marmorarius a Ostia", dans: A. Donati y G. Poma (eds.), *L'officina epigrafica romana: in ricordo di Giancarlo Susini*, Faenza 2012, 201-206.
- Cadiou 2008: F. Cadiou, *Hibera in terra miles. Les armées romaines et la conquête de l'Hispanie sous la république (218-45 av. J.-C.)*, Madrid 2008.
- Calabi-Limentani 1961: I. Calabi-Limentani, "Marmorarius", *Enciclopedia dell'Arte antica, Classica e Orientale*, IV, Rome 1961, 870-875.
- Diaz 2008: B. Diaz Ariño, *Epigrafía latina republicana de Hispania*, Barcelona, 2008.
- Domínguez 1998: A. Domínguez, "Las acuñaciones ibéricas y celtibéricas de la Hispania Citerior", dans: C. Alfaro Asins (ed.), *Historia Monetaria de Hispania Antigua*, Madrid 1998, 116-193.
- Edmondson 2015: J. Edmondson, "Inscribing Roman Texts: *Officinae*, Layout, and Carving Techniques", C. Bruun et J. Edmondson (eds.), *The Oxford Handbook of Roman Epigraphy*, Oxford 2015, 111-130.
- Ferrer 2013: J. Ferrer, "MLTUNSOR: un nou model de segell ibèric procedent de ca l'estrada (Canovelles, Barcelona)", *Saguntum* 45, 2013, 161-169.
- Fouet y Savès 1979-80: G. Fouet et C. Savès, "Patrons monétaires ibériques à Vieille-Toulouse", *Ampurias* 41-42, 1979-80, 391-396.
- Galindo et Domínguez 1985: P. Galindo et A. Domínguez, "El yacimiento celtibero-romano de Valdeherrera (Calatayud, Zaragoza)", *CNA* 1985, 585-602.
- García-Bellido et Blázquez 2001: M.P. García-Bellido et C. Blázquez, *Diccionario de cecas y pueblos hispánicos*, Madrid 2001.
- Gorgues 2013: A. Gorgues, "La céramique tournée dans le domaine ibérique (VI^e - I^{er} siècle av. J.-C.). Une technologie sous influence ?", *MCV* 43-1, 2013, 111-139.
- Gozalbes 2009: M. Gozalbes Fernández de Palencia, *La ceca de Turiazu, Monedas celtibéricas en la Hispania republicana*, Valencia 2009.
- Gozalbes y Torregrosa 2014: M. Gozalbes et J.M. Torregrosa, "De Iberia a Hispania. Plata, dracmas y denarios entre los siglos VI y I a.C.", *APL* 30, Valencia 2014, 275-316.
- Gros 1983: P. Gros, "Statut social et rôle culturel des architectes (période hellénistique et augustéenne)", dans: *Architecture et société. De l'archaïsme grec à la fin de la République*, Rome 1983, 425-452.
- Gruel et al. 2017: K. Gruel, S. Nieto-Pelletier, M. Demierre et E. Hiriart, "Évaluation des indices de métallurgie monétaire au second âge du Fer", dans: *Production et proto-industrialisation aux âges du Fer. Perspectives sociales et environnementales*, Bordeaux 2017, 497-520.
- Guiral y Martín 1996: C. Guiral Pelegrin et M. Martín Bueno, *Bilbilis I. Decoración pictórica y estucos ornamentales*, Zaragoza 1996.

- Helly 1979: B. Helly, “Ateliers lapidaires de Thessalie”, dans: D.M. Pippidi (ed.), *Actes du VII^e congrès international d'épigraphie grecque et latine*, Paris 1979, 63-90.
- Lasheras 1984: J.A. Lasheras Corrucho, “Pavimientos de *Opus Signinum* en el valle medio del Ebro”, *Museo Zaragoza. Boletín* 3, 1984, 165-192.
- López 2007: F. López Sánchez, “Los auxiliares de Roma en el Valle del Ebro y su paga en denarios ibéricos (133-90 a.C.)”, *Athenaeum* 95.1, 2007, 287-320.
- Maras 2012: D. Maras, “La scrittura dei principi etruschi, M. Sannibale”, dans: A. Mandolesi (ed.), *Etruschi. L'ideale eroico e il vino lucente*, Milano 2012, 103-109.
- Martín *et al.* 2007: M. Martín-Bueno, J. Lope Martínez, C. Sáenz Preciado et P. Uribe Agudo, “La domus 2 del Barrio de las Termas de Bilbilis: La decoración del II estilo pompeyano”, dans: *Villas, maisons, sanctuaires et tombeaux tardo-républicains*, Rome 2007, 235-272.
- Mayer 2012: M. Mayer, “El material lapideo como elemento identificativo de *officinae* epigráfica”, dans: A. Donati et G. Poma (eds.), *L'officina epigrafica romana: in ricordo di Giancarlo Susini*, Faenza 2012, 89-107.
- Medrano et Moya 1988: M. Medrano Marqués et F. Moya Cerdán, “Un patrón de plomo para producir cuños de anversos de denario de Bolskan, aparecidos en Valdeherrera (Calatayud, Zaragoza)”, *Gaceta Numismática* 90, 1988, 22-28.
- Mulliez 1998: D. Mulliez, “Vestiges sans ateliers : le lapicide”, *Topoi* 8.2, 1998, 815-830.
- Quesada *et al.* 2000: F. Quesada, M. Gabaldón, F. Requena et M. Zamora, “¿Artesanos itinerantes en el mundo ibérico? Sobre técnicas y estilos decorativos, especialistas y territorio”, dans: *III Reunión sobre Economía en le Món Ibèric*, Valencia 2000, 291-301.
- Ripollès 1994-95: P.P. Ripollès, “La moneda en los inicios de la romanización: talleres y artesanos”, *Arse* 28-29, 1994-95, 199-215.
- Roth 2007: A. Roth Congès, “Éléments pour une chronologie du II^e style à Glanum”, dans: B. Perrier (ed.), *Villas, maisons, sanctuaires et tombeaux tardo-républicains: découvertes et relectures récentes*, Rome 2007, 207-220.
- Simón 2013: I. Simón Cornago, *Los soportes de la epigrafía paleohispánica, Inscripciones sobre piedra, bronce y cerámica*, Zaragoza 2013.
- Susini 1973: G. Susini, *The Roman Stonecutter: An Introduction to Latin Epigraphy*, Oxford 1973.
- Termeer 2016: M. K. Termeer, “Roman colonial coinages beyond the city-state: a view from the Samnite world”, *Journal of Ancient History* 4.1, 2016, 158-190.
- Tracy 1990: S.V. Tracy, *Attic Letter-cutters of 229-86 B.C.*, Oxford, 1990.
- Velaza 2003: J. Velaza, “La epigrafía ibérica emporitana: bases para una reconsideración”, *PalHispanica* 3, 2003, 179-192.

Nathalie Barrandon

- Villaronga 1990: L. Villaronga, “Assaig-balanç dels volums de les emissions monetàries de bronze a la Península Ibèrica d’abans d’August”, *Acta Numismática* 20, 1990, 19-35.
- Villaronga 1995: L. Villaronga, “La masa monetaria acuñada en la Península Ibérica antes de Augusto”, dans: M.P. García-Bellido et R.M.S. Centeno (eds.), *La moneda hispánica: ciudad y territorio. Actas del I Encuentro Peninsular de numismática antigua*, Madrid 1995, 7-14.

Nathalie Barrandon
Université de Nantes/CRHIA
correo-e: contact@nathaliebarrandon.fr

Fecha de recepción del artículo: 23/11/2106 Fecha de aceptación del artículo: 09/08/2017
